# Santé et salut, quel rapport et quelle pertinence au XXI$^{e}$ siècle ?

## Pistes de réponse à la lumière d'un récit de guérison dans l'Evangile de Luc

Anne Sandoz Dutoit

MA, théologienne, formation en *Clinical Pastoral Training*

**Résumé :** Le récit de la guérison des dix lépreux dans l'Evangile de Luc (Lc 17,11-19) permet d'interroger nos présupposés quant à la manière de concevoir santé, maladie et guérison et, par là même, de travailler sur un sentiment de culpabilité, d'injustice, voire d'absurde. L'avènement de la médecine techno-scientifique n'a en effet pas entraîné la disparition d'une quête de sens et de réconciliation au-delà de la guérison du corps, une nouvelle manière de parler du salut.

**Mots-clés :** santé, maladie, guérison, salut, culpabilité, Evangile de Luc, quête de sens, réconciliation, salutogenèse.

## Introduction

Santé et salut ont la même étymologie latine, *salus*. Ces deux termes recouvrent-ils pour autant la même chose ? Dans ce diptyque, que faire de la maladie et de la guérison ? La question du salut a-t-elle encore une pertinence au XXI$^{e}$ siècle ? L'analyse de la guérison des dix lépreux dans l'Evangile de Luc tentera d'apporter quelques éléments de réponse. Avant de considérer ce récit de plus près, il est toutefois nécessaire de présenter très succinctement la manière dont la compréhension de la maladie et du lien entre santé et salut a évolué au fil du temps, puis la toile de fond du récit lucanien. En conclusion, j'esquisserai ce que de telles réflexions peuvent apporter dans une perspective salutogénique.

## 1 Au fil du temps

Dès l'Antiquité, deux visions de la maladie co-existent : soit le malade est responsable de sa maladie par non-respect de règles d'hygiène et/ou violation d'un tabou, soit il est victime d'un hasard malheureux (Prieto, 2015, p. 13) [1]. Jusqu'au XVIII$^{e}$ siècle, la médecine reste néanmoins largement influencée par une forme de manichéisme : santé et maladie se disputeraient l'Homme, comme le Bien et le Mal, le monde (Theophanidis, 2014) [2]. La confusion entre santé et salut marque ainsi les esprits, avec pour corollaire une vision de la maladie et du handicap en tant que punition divine, en raison du « péché originel ». L'humain malade éprouve alors un sentiment de culpabilité, que vient renforcer le regard d'autrui, voire d'injustice ou même d'absurde.

Avec l'avènement de la médecine techno-scientifique et « l'ère de l'ego », le souci du bien-être et de la santé – du corps comme du psychisme – à conserver voire (re)trouver à tout prix paraît remplacer celui du salut, et par là même évacuer la problématique de la faute. Combien de fois n'entendons-nous pas pourtant ces mots dans la bouche de malades : « Qu'ai-je fait pour que "cela" m'arrive à moi ? », « Pourquoi cela m'arrive-t-il alors que j'ai mené une vie saine » ou « que j'ai toujours agi honnêtement ? ». Le sentiment de culpabilité, d'injustice voire d'absurde n'a nullement disparu, ni chez la personne atteinte d'un mal, ni chez ceux et celles qui prennent soin d'elle, et la quête subsiste d'un sens qui libère de l'insoluble « pourquoi ? ». N'avons-nous en fait pas tous besoin d'être réconciliés avec notre propre finitude et guéris… du non-sens ? Comme le souligne très pertinemment Laurent Lemoine (2011, p. 10) :

> « [L]e concept de guérison se situe à l'interconnexion, à mi-chemin en quelque sorte, de ou entre le concept de santé et le concept de salut. La santé porte une valence profane, qu'elle soit santé du corps (ici, l'organique, l'anatomique) ou de l'esprit (ici, le mental ou le psychique). La guérison porte en elle-même l'idée d'une recherche de sens un peu comme l'Evangile […]. »

## 2 Toile de fond

Le rédacteur de l'Evangile de Luc, que nous appellerons Luc pour simplifier, écrit très probablement durant le dernier quart du I$^{er}$ siècle après J.-C. à l'intention d'un public plutôt cultivé, de culture greco-latine. La médecine « rationnelle » de tradition hippocratique, apparue il y a plus de quatre siècles, occupe une place reconnue. Elle cohabite cependant avec les pratiques de thaumaturges itinérants, de magiciens et d'exorcistes. Santé et maladie sont souvent vues comme « une affaire à régler entre les hommes et les dieux » (Prieto, 2015, p. 82). Luc raconte donc des miracles de guérison effectués par Jésus, voire ses disciples, dans un contexte qui porte des influences diverses, que ce soit au niveau des pratiques thérapeutiques ou de la figure du thérapeute : médecine empirique, religion d'Etat polythéiste, judaïsme, cultes de guérison, démonologie et magie populaire co-existent et s'imbriquent.

1. Christine Prieto cite Maurice Tubiana.
2. Philippe Theophanidis cite Georges Canguilhem.

Le monde juif, dans lequel se déroule le récit, est marqué par l'importance des notions de pureté et de purification, en rapport avec la frontière entre sacré et profane. Se joue sur ce fond la question de l'exclusion sociale lors de certaines maladies, dont la lèpre, et de la réintégration en cas de guérison. Seul le prêtre est habilité à constater la maladie comme la guérison, qui permet le retour dans la communauté après avoir pratiqué les rites de purification requis. Nous sommes là dans l'ordre du religieux, pas du médical.

Chez Luc, la notion de santé se trouve exprimée sous la forme du verbe *hugiainô*, « être en bonne santé », qui peut s'appliquer au corps ou à la disposition intérieure des personnes (Lc 5,31 ; 7,10 ; 15,27). A chaque fois, il s'agit d'une situation où il est question de tiers. Plutôt qu'à la santé en tant qu'état, Luc me semble s'intéresser à la guérison du corps, voire de troubles psychiques, comme dynamique d'un possible changement en profondeur de tout l'être, dans le cadre d'une relation directe de personne à personne.

Luc met dès lors l'accent sur des miracles de guérison, qui ne débouchent toutefois pas systématiquement sur la constatation de l'irruption du salut comme corollaire. Christine Prieto (2015, p. 586) résume en ces termes la complexité de la thématique :

> « Luc propose [...] des récits variés qui n'exposent pas qu'un seul modèle de salut. Ce salut se concrétise dans des guérisons de l'âme, qui sont tout aussi diverses que le sont les pathologies du corps.
> Le salut s'exprime aussi dans une mise en route à la suite de Jésus, et là encore, Luc l'articule parfois avec des éléments médicaux. »

Santé et salut ne sont pas simplement dans une relation d'équivalence. De même, comme le thématise l'Evangile de Jean à la fin du Ier s. apr. J.-C., maladie ou handicap doivent être distincts de l'idée de faute. Aux disciples qui lui demandent qui, de l'aveugle de naissance ou de ses parents, a péché pour que cet homme soit atteint dans sa vue, Jésus rétorque : « Ni lui ni ses parents » (Jn 9, 1-3) !

## 3 Texte biblique

### 3.1 Luc 17,11-19

> « [11] Or, comme Jésus faisait route vers Jérusalem, il passa à travers la Samarie et la Galilée. [12]A son entrée dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance [13]et élevèrent la voix pour lui dire : "Jésus, maître, aie pitié de nous." [14]Les voyant, Jésus leur dit : "Allez vous montrer aux prêtres." Or, pendant qu'ils y allaient, ils furent purifiés. [15]L'un d'entre eux, voyant qu'il était guéri, revint en rendant gloire à Dieu à pleine voix. [16]Il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce ; or c'était un Samaritain. [17]Alors Jésus dit : "Est-ce que tous les dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf autres, où sont-ils ? [18]Il ne s'est trouvé parmi eux personne pour revenir rendre gloire à Dieu : il n'y a que cet étranger !" [19]Et il lui dit : "Relève-toi, va. Ta foi t'a sauvé." » [3]

3. La TOB (2010 ; 11e édition) citée par *Focant et Marguerat (2012)*.

### 3.2 Analyse : changer de posture

Le récit frappe d'emblée par son côté charnel et sa dynamique, qui se déploie entre distance et proximité. Il est en effet question de cheminement, de contrées traversées, d'éloignement entre Jésus et les dix lépreux, qui ne peuvent approcher à cause de leur statut de parias, mais compensent cet écart spatial en élevant la voix. Quant au lépreux guéri qui revient en arrière, il comble la distance antérieure en se jetant aux pieds de Jésus. Or, le fossé qui séparait les deux hommes dès le début, sans que cela soit mentionné, était d'autant plus grand que, religieusement et socialement parlant, ils appartiennent à des communautés qui s'opposent de longue date : l'un est Juif, l'autre Samaritain. Et comme pour souligner encore cette situation, Luc met dans la bouche de Jésus le qualificatif *allogenês* (v. 18) — qui apparaît seulement ici dans tout le Nouveau Testament et signifie « d'une autre race » — pour désigner celui qui fait demi-tour. Ce jeu de mise en évidence des clivages pour les dépasser a toute son importance — j'y reviendrai.

Relevons un deuxième élément : l'ambiguïté de l'injonction donnée par Jésus aux dix lépreux. Compte tenu des prescriptions religieuses de l'époque (Lévitique 13 et 14), si ces dix hommes sont présentés comme lépreux, c'est qu'ils ont été déclarés tels par un prêtre. Retourner vers celui-ci n'a dès lors de sens que s'il s'agit de faire constater une guérison, ce qui n'est pas le cas au moment où les dix se mettent en route. Quelque chose « cloche », qui attire l'attention : pourquoi obéir à un ordre à première vue insensé ? Ces malades doivent avoir une confiance totale en la puissance thérapeutique de celui dont ils ont imploré la pitié (Prieto, 2015, p. 509). Cette confiance de départ, non verbalisée comme telle, va changer de « coloration » chez celui dont nous découvrons qu'il est Samaritain : explicitement qualifiée de « foi » par Jésus, elle atteste de la modification du regard que cet homme porte sur sa guérison. Sa *metanoia* ou conversion — un retournement intérieur que met en scène le fait de revenir sur ses pas [4] — marque non seulement une prise de distance par rapport aux normes socio-religieuses, mais encore une nouvelle compréhension d'une possible action de la Transcendance, ici Dieu, dans son existence : alors qu'il est doublement impur (non juif et non « officiellement » déclaré guéri), cet homme cherche une proximité physique avec celui qu'il considère désormais comme porteur de la puissance divine opérante. Débordant de reconnaissance [5], ce Samaritain honni par les Juifs, aurait-il passé d'une attitude légaliste à une dynamique de libération ? C'est un « autre possible » qui s'ouvre à lui.

Troisième point à souligner : Luc joue avec les termes associés à la santé retrouvée, comme le met en évidence Christine Prieto (2015, p. 510). Les dix lépreux sont en effet

4. Noter que « pécher » dans le Nouveau Testament s'exprime avec le verbe *hamartanô*, dont le premier sens est « manquer le but ; se tromper de chemin ». Dans l'Ancien Testament, l'appel à la « conversion », c'est-à-dire à un changement d'attitude de vie, passe par l'utilisation du verbe *shuv*, qui veut dire « retourner, revenir ». Quant au « pardon des péchés », le verbe grec traduit par « pardonner » est celui-là même dont le sens de base est « laisser aller ». Le champ sémantique du péché et du pardon ne se construit donc pas avant tout sur l'idée de fautes à « payer », mais bien davantage sur celle d'un dénouement, d'une libération (du corps et de l'esprit) qui permet le retour (sur soi) pour un nouveau départ vers ce qui constitue la finalité même de mon existence, ma vocation profonde en humanité.

5. Dans le double sens de gratitude et de capacité à reconnaître en Jésus non simplement un puissant thérapeute semblable à d'autres mais bien celui par qui Dieu — la Transcendance telle que cet homme l'envisage — se manifeste aux humains et agit dans l'histoire tant individuelle que collective.

qualifiés de « purifiés » (v. 14 et 17), conformément à la terminologie religieuse. Celui qui revient en arrière se voit lui-même comme « guéri » (v. 15[6]), un verbe propre au monde médical, donc à un autre registre. Et cette guérison, vécue dans le registre médical en dehors du cadre religieux normatif, Jésus la relit à son tour sur le mode de la foi et du salut, ce qui pourrait être, en termes d'aujourd'hui, le registre existentiel et spirituel : « Ta foi t'a sauvé » (v. 19). Le malade a fait confiance, et cette ouverture a rendu possible chez lui l'accueil d'un don allant au-delà de toutes ses espérances : cette « foi » qui, à travers une rencontre, transforme l'entier de la personne en lui conférant une liberté par rapport aux enfermements, qu'ils soient physiques, sociaux, religieux ou moraux.

Le rédacteur lucanien passe ainsi du religieux au médical pour revenir au premier avant de basculer dans le registre spirituel et existentiel comme s'il s'évertuait à « brouiller les repères ». Dans l'autre récit de guérison d'un lépreux (Lc 5,12-14), il présentait du reste une succession différente des événements et ne débouchait pas sur l'évocation du salut. La guérison du corps n'apparaît ainsi que comme un signe du salut parmi d'autres et Luc invite à sortir d'une vision binaire de la santé et de la maladie comme à renoncer à une forme de pensée magique dans laquelle guérison et salut seraient identiques. De façon plus générale, André Gounelle (s.d.) souligne du reste dans la conclusion de son cours qu'il est *« important de prendre acte de la pluralité des expériences de la détresse et, par conséquent, des compréhensions du salut. N'essayons pas trop vite de les ramener à l'unité ».*

Le salut relève d'un autre ordre : il implique le dépassement des clivages quels qu'ils soient, le renouvellement libérateur du regard porté sur soi-même, autrui et le monde et, ultimement, l'abolition de tout ce qui divise. C'est un changement de « posture »[7], que Luc met en récit, un changement qui touche la personne dans son entier. Au niveau individuel, le salut peut être vu comme « *don [. . . ] d'une possibilité de passer par un changement, nécessaire pour repartir d'un autre pied dans sa propre trajectoire de vie.* » (Gisel, 2017, p. 48). En revanche, comme le pointe Paul Tillich (1991, p. 305) :

> « Aucune guérison [. . . ] ne peut libérer l'individu de la nécessité de mourir. Aussi la question de la guérison avec celle du salut dépasse le problème de la guérison de l'individu pour rejoindre le problème de la guérison au sein de l'histoire et au-delà de l'histoire [. . . ]. Seule la guérison universelle est la guérison totale : le salut, au-delà des ambiguïtés et des réalisations partielles. »

## 4 Et maintenant ?

Le récit lucanien met en scène la complexité du rapport entre santé et salut à travers dix guérisons miraculeuses du corps qui ne débouchent apparemment pas sur le même résultat aux plans existentiel et spirituel : pour un seul malade, la guérison est non seulement retour à la santé physique, mais encore entrée dans une dynamique de « retournement ». La guérison n'apparaît pas comme récompense pour bonnes œuvres

6. Le texte grec, selon les mss, hésite toutefois entre *katharizô* (purifier) et *iaomai* (guérir quelqu'un ; être guéri).

7. Merci au Professeur Olivier Bauer de m'avoir suggéré cette expression en définissant la spiritualité de la personne comme « posture face à son corps et son esprit ».

ou zèle religieux, le salut non plus, et le lien entre maladie et faute est dès lors rompu. En outre, celui-là même qui permet la guérison d'autrui, en l'occurrence Jésus, semble lui aussi amené à changer de regard lors de cette rencontre : l'étranger par excellence, ce Samaritain « d'une autre race », est le seul en effet chez qui il découvre « une foi qui sauve ». Au lecteur, à la lectrice du récit d'interroger à son tour ses présupposés lors de toute relation thérapeutique ou d'accompagnement.

La longue histoire de la manière dont santé, salut, maladie et faute ont été perçus au fil du temps en Occident a marqué nos représentations, voire nos attitudes. Quelle que soit notre place dans le système de santé, il est nécessaire d'en prendre conscience si nous voulons déconstruire un imaginaire parfois étouffant, empreint du sentiment de culpabilité, de peur de la punition, voire du néant et de l'absurde. Si la question du salut a certes changé de nom, elle n'a certainement pas été évacuée : le désir subsiste de réconciliation là où il y a rupture — avec autrui, dans nos vies, en nous-mêmes — de sens dans notre histoire personnelle, d'allègement par rapport aux contraintes intériorisées. Le besoin, comme l'attente de guérison, va souvent bien au-delà de la santé du corps seulement. Et le cercle vicieux du sentiment de culpabilité ou d'injustice, que le « pourquoi moi ? » de tant de malades laisse transparaître, peut être brisé.

Les textes bibliques, parce qu'ils travaillent justement ces questions dans des formes littéraires et des récits divers, offrent un outil précieux pour, ensemble, mettre des mots sur nos représentations, nos peurs et nos attentes implicites, voire aborder la réalité de la finitude et de la vulnérabilité humaines, et en discuter. C'est une manière de découvrir, pour les déconstruire, des schémas mortifères, puis de (re)construire des ressources symboliques, même lorsque nous sommes impuissants à guérir — au sens transitif et intransitif.

L'approche salutogénique pourrait largement bénéficier d'un tel effort de clarification quant à la manière d'envisager santé, maladie et guérison chez les un.e.s et les autres. Pour cheminer ensemble dans une confiance salutaire ( !) et une meilleure compréhension mutuelle, une prise de conscience des enjeux et des modèles de pensée sous-jacents est en effet indispensable.

## Bibliographie

Focant, Camille ; Marguerat, Daniel, Le Nouveau Testament commenté, Bayard/Labor et Fides, Montrouge/Genève, 2012.

Gisel, Pierre ; Bolli-Voélin, Michèle, L'humain entre résistance et dépassement : entretiens sur le christianisme et le religieux en société contemporaine, Editions Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne, 2017.

Gounelle, André (s.d.), Vocabulaire théologique, « Le salut » : http://andregounelle.fr/vocabulaire-theologique/index (consulté le 31/05/2017).

Lemoine, Laurent (2011), « La guérison entre salut et santé : la nouvelle donne de l'Église et du monde », *Revue d'éthique et de théologie morale*, vol. 2, No. 264, p. 98-107. doi : 10.3917/retm.264.0098

Malherbe de, Brice (dir.), Guérir. Santé, éthique et foi, Collège des Bernardins, Ed. Parole et Silence, 2019.

Prieto, Christine, Jésus thérapeute : quels rapports entre ses miracles et la médecine antique ?, Labor et Fides, Genève, 2015.

Theophanidis Philippe , Aphelis (2014), « "La santé remplace le salut" in the Work of Michel Foucault » : https://aphelis.net/sante-salut-michel-foucault/ (consulté le 03/10/2019).

Tillich, Paul, Théologie systématique IV : la vie et l'esprit, Labor et Fides, Genève, 1991.